

FRANÇOIS DELAGRANGE

LE SOUFFLE ET LES
RACINES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation inter-
dits pour tous pays.*

ISBN 9791042534011

Dépôt légal : septembre 2026

À mes enfants et petits-enfants

À ceux qui, un jour, auront envie de se souvenir.

« On ne voit bien qu'avec le cœur.
L'essentiel est invisible pour les yeux. »

Antoine de Saint-Exupéry

Cela faisait plus d'une heure qu'ils suivaient – tous les six – le sentier de randonnée.

Au début, c'était un joli chemin gravillonné, assez large pour laisser passer un 4x4. Mais, depuis qu'ils avaient quitté la voie carrossable en prenant à droite, sous le couvert des arbres, la piste – un tronçon de GR – s'était transformée en un vrai sentier de chèvres.

François vérifiait régulièrement le GPS de son téléphone. L'application qu'il avait installée était parfaite : non seulement elle indiquait le parcours, mais elle envoyait un signal d'alerte dès qu'il s'en éloignait. Malheureusement, elle donnait aussi l'altitude et le dénivelé pour les cent mètres suivants.

S'il la consultait si souvent, c'était surtout un prétexte pour s'arrêter un instant, sans avoir l'air de faiblir.

Ils avaient quitté le parking depuis un bon moment déjà et progressaient vers le buron de Camejane en suivant le balisage rouge et blanc. D'après le plan, il restait encore une soixantaine de minutes de marche, avec quelques pentes – courtes, certes – mais proches de 15 %.

À la traîne, il ahanait et transpirait, le souffle court, les jambes lourdes, tandis que les autres bavardaient gaiement quelques mètres plus haut sur le sentier.

Ils avaient décidé cette sortie la veille, autour d'un apéritif partagé sur la terrasse du gîte. Le barbecue venait d'être allumé ; l'air sentait la braise, l'herbe récemment coupée, le vin blanc bien frais, et résonnait des rires des trois amis.

De retour de courses avec les deux autres femmes, Jo avait lancé un flyer froissé sur la table, en même temps que son sac de provisions.

LE BURON DE CAMEJANE

« La saveur d'un aligot authentique retrouvée. »

Élaboré chaque jour devant vous, notre aligot va régaler vos papilles !

**Pommes de terre de l'Aveyron, tome fraîche de l'Aubrac...
Souvent mal imité, l'aligot traditionnel du Buron vous fera vivre
une expérience hors du temps !**

Les promesses étaient alléchantes et ils étaient aussitôt tombés d'accord pour s'y rendre dès le lendemain.

Seule Annie, peu attirée par les plaisirs de la table, n'avait partagé que modérément l'enthousiasme général.

Tournant le flyer entre ses doigts, elle avait demandé d'un ton songeur :

— À votre avis, « retrouvé », ça s'accorde avec « saveur » ou avec « aligot » ?

Daniel avait éclaté de rire.

— On s'en fiche, Annie ! L'important, c'est qu'il soit authentique !

Philippe, son mari, hilare, avait ajouté :

— Et surtout qu'il nous régale !

La soirée s'était prolongée bien au-delà de la dernière andouillette grillée.

Dans la bande, c'étaient Daniel et François les préposés au barbecue. Philippe, lui, s'occupait du vin et notamment de rafraîchir régulièrement le gosier des cuistots improvisés.

À la fin du repas, Jo et Annie avaient absolument voulu faire une partie de « *dédé* », un vieux jeu de dés dont personne ne connaissait vraiment l'origine. Le rosé aidant, les éclats de rire, les cris de désappointement ou de victoire punctuaient les parties acharnées.

Le gîte qu'ils avaient choisi, à la sortie de Saint-Chély-d'Aubrac, était totalement isolé. Ils pouvaient donc rire, chanter et parler fort sans craindre de déranger d'éventuels voisins. On approchait de la fin du mois de mai, et cette semaine entre amis était devenue une tradition.

Chaque année, ils choisissaient un coin de France encore préservé, pour alterner balades, bonne chère et soirées festives. Ils partageaient le même goût pour la nature, la randonnée et la convivialité.

Autour de la table, il y avait Josianne – dite Jo –, secrétaire médicale, et son mari Daniel, capitaine de gendarmerie, instructeur à l'école des sous-officiers de Montluçon.

De l'autre côté, encore plus acharnée à gagner que Jo, se trouvait Annie, responsable de la communication au conseil départemental.

Son mari, Philippe, professeur de mathématiques au lycée Jules-Ferry, se lamentait avec humour sur leur « déveine respective »

avec Aurore, la femme de François, sa collègue de physique dans le même établissement.

Enfin, au bout de la table, il y avait François, qui notait les points tout en essayant – habilement, pensait-il – de convaincre les autres d'aller au buron en voiture plutôt qu'à pied.

La discussion avait accompagné la partie. C'est Jo qui avait lancé, enthousiaste :

— J'en ai parlé à la boulangère. C'est très renommé. C'est un ancien buron d'estive reconverti en restaurant. On peut y aller en voiture, mais aussi à pied par un sentier balisé.

Les deux autres femmes et leurs maris avaient été emballés par cette perspective de randonnée avec une récompense au bout.

— On prendra nos chaussures et une tenue adéquate, avait conclu Annie. Le seul souci, c'est de connaître l'heure du repas. L'aligot, ça ne doit pas attendre, j'imagine. Comme ça, on calera notre départ.

François était comme les autres enchanté à l'idée de déjeuner en pleine montagne ; en revanche, celle de devoir y monter à pied l'enthousiasmait nettement moins.

Chacun, à son tour, avait essayé de le convaincre :

— Le temps sera magnifique, on profitera du paysage, argumentait Daniel en consultant son appli météo.

— Ça ouvrira l'appétit, avait renchéri Philippe en riant.

— Évidemment, pour un gars qui court des marathons, et un autre qui cavale toute la journée derrière des recrues, c'est un échauffement, avait maugréé intérieurement François.

Aurore, compatissante, lui avait proposé :

— Si ça te pèse, tu peux monter en voiture.

Un peu piqué au vif, il avait répliqué :

— Aucun souci. Je le ferai à mon rythme.

C'est ainsi qu'il se retrouvait, assis sur un rocher à 1 100 mètres d'altitude, les tempes battantes et la bouche grande ouverte, regrettant amèrement sa ridicule fierté.

Pourtant, autrefois, lui aussi aurait « galopé » en tête avec les autres. Il se souvenait des vacances d'hiver dans le Jura, lorsqu'il dépassait tout le monde dans les côtes, skis de skating aux pieds, avalant l'air pur de la montagne, joyeux, grisé par l'effort et le froid.

La cigarette était passée par là. D'abord simple habitude d'étudiant, elle était devenue, au fil des années, compagne de travail, exutoire aux heures de tension.

Architecte reconnu, François avait toujours vécu dans l'urgence : réponses aux concours, chantiers à suivre, réunions à rallonge, déceptions... À chaque pause, une cigarette. À chaque stress, une autre.

Il plaisantait en disant que la fumée l'aidait à « structurer ses idées ».

Depuis quelques années seulement, il avait compris que ces milliers de bouffées avalées sans y penser lui présentaient aujourd'hui l'addition.

Les remarques de ses collaborateurs, les protestations d'Aurore qui ne supportait plus l'odeur de tabac froid, l'avaient enfin décidé. Depuis trois ans, il ne fumait plus. Mais son souffle, lui, ne semblait pas en avoir tiré grand profit.

Il lui restait une centaine de mètres à gravir – les plus durs – ceux qui brûlent la poitrine au fer rouge.

Là-haut, les autres l'appelaient, gesticulaient, bras levés sous le soleil éclatant.

Par provocation autant que par nécessité, François s'arrêta encore. Les mains sur les hanches, il se retourna.

Devant lui s'étendait un monde à part, intact, presque irréel.

Des hectares d'herbe tendre frémissaient sous le vent. Les vaches blondes de l'Aubrac, au regard noir et doux cerclé d'un fard naturel, avançaient d'un pas lent, faisant tinter leurs sonnailles. Une musique ancienne, presque sacrée, qui descendait vers la vallée comme un témoignage d'éternité.

Au loin, après un repli de montagne, miroitait le lac des Moines, si calme qu'on aurait dit qu'il était figé depuis la nuit des temps.

François restait là, immobile, les yeux perdus dans cette immensité vert et or.

Un instant suspendu, le genre de moment qui n'appartient qu'à ceux qui prennent le temps de s'arrêter et de regarder.

Il se sentit minuscule et vivant à la fois.

Le bonheur absolu, pensa-t-il, c'était peut-être simplement cela : respirer, regarder, remercier la terre d'exister encore.

La grande salle du buron – une ancienne étable reconvertie – vibrait d'une ambiance festive, mélange de bois brûlé, de rires et d'odeurs de tome fondue.

Dans l'immense cheminée, les bûches crépitaient ; la flamme dansait sur les vieilles pierres noircies et les anciens râteliers.

Autour d'une longue table de chêne, la bande s'installa. François et Aurore prirent place côte à côte, Jo et Daniel en face, Philippe et Annie près d'un couple de randonneurs allemands, déjà conquis par l'atmosphère. Maurice, le maître des lieux, un colosse moustachu à la voix rocailleuse, tournait lentement l'aligot dans un chaudron de fonte posé sur les braises. Le fromage filait en longs rubans onctueux.

— Mes amis, lança-t-il en se redressant, ici on ne tourne pas pour se faire du mal aux épaules, on tourne pour le bonheur des amis venus déjeuner ! Tant que ça file, c'est que la vie est bonne !

Un tonnerre de rires lui répondit.

Il interpella Daniel qui s'était approché pour voir :

— Et vous, monsieur, vous tenez encore le rythme ?

— Oh, vous savez, j'essaie, je n'y arrive pas toujours... répondit Daniel.

Maurice se pencha vers lui, et, sur le ton de la confiance, mais assez fort pour que toute la salle l'entende :

— Faut dire que vous avez une belle femme.

Les regards se tournèrent vers Jo, qui rougit sous les rires.

Les premières assiettes arrivèrent : montagnes de charcuterie, jambon sec, saucisson, pâté, cornichons, tranches de pain tiède.

— Si je mange tout ça, il va falloir me rouler jusqu'à la voiture, soupira Jo.

— On s'en occupera, répondit Daniel.

— Je préfère garder une place pour la tarte aux myrtilles. On m'a dit qu'elle était mythique, ajouta Aurore.

— Ce n'est donc plus un dessert, c'est une légende alors, commenta Philippe en se servant un verre de vin d'Aveyron.

Maurice revint avec l'aligot, le chaudron suspendu à une longue barre de bois noircie.

— Voilà : le vrai, l'aligot de ma grand-mère. Du feu, des pommes de terre, de la tome de chez nous et du bras. Regardez !

Il leva la spatule : la pâte dorée se mit à filer, souple, presque infinie.

Un murmure d'admiration parcourut la salle.

— On dirait de la soie, souffla Aurore.

— Ou un fil de vie, murmura François.

Philippe, qui l'avait entendu, lança :

— Alors garde-le bien, ton fil, vieux frère. Pas question qu'il casse avant la descente.

— Promis, répondit François avec une esquisse de sourire.

Le vin fit le reste.

Les anecdotes fusèrent. Daniel raconta comment un jeune gendarme avait pris un sanglier pour un voleur.

— Et alors ?

— Il lui a crié « Halte-là ! ». Le sanglier s'est arrêté net. Comme quoi, l'uniforme, ça impressionne tout le monde.

Les rires éclatèrent.

— Vous voyez, dit Maurice, c'est ça le secret de l'Aubrac : on mange, on rit, on oublie le reste.

— Et on respire, ajouta Annie en se levant pour entrouvrir la fenêtre donnant sur les estives, regardez-moi cette vue.

Les tartes arrivèrent, myrtilles, pommes, cerises.

— Une part de chaque, décida Daniel.

— Tu es incorrigible, dit Jo.

— Ou simplement heureux, répondit Aurore.

François hocha la tête. Il savourait le moment. Une pointe dans la poitrine lui rappela pourtant qu'il n'était plus tout à fait comme avant. Il n'en dit rien.

Quand ils sortirent du buron, la montagne s'était enveloppée d'une fine bruine. La descente se fit dans une bonne humeur tranquille.

— Normal qu'on aille plus vite, lança Daniel. On a tout le poids de l'aligot pour nous aider.

Les rires rebondirent dans la brume.

Le soir, ils se contentèrent d'une soupe et d'un fruit.

— Avec ce que l'on a mangé à midi, dit Jo, on a de quoi tenir jusqu'à l'hiver.

Dans la chambre, Aurore se blottit contre François.

— C'était une belle journée.

— Oui. Magnifique.

Elle hésita.

— François... dans les côtes, tu avais vraiment du mal à respirer.

— Tu sais, je suis en surpoids. Il faut traîner les kilos.

— Peut-être. Mais il y a quelque chose qui ne va pas. Depuis le temps que tu as arrêté de fumer, tu ne devrais plus avoir cette gêne persistante. Promets-moi de consulter.

Il resta silencieux, puis céda :

— D'accord. Je te le promets.

Elle posa la tête sur son épaule, rassurée.

Dehors, le vent descendait de la montagne, et la pluie fine frappait les tuiles. François repensa à l'aligot qui filait, à ce fil tendu qui ne devait pas rompre. Il se dit qu'il fallait parfois toute une vie pour apprendre à tenir sans casser.

Il finit par s'endormir.

Aurore, dans la pénombre, écouta longuement le rythme incertain de sa respiration.